

**Communication
de Monsieur Michel Hachet**



Séance du 20 mai 2005



**Les lointaines origines des textiles.
Archéologie des techniques de filage.
Hommage à des générations de fileuses.**

Lorsqu'on s'applique à l'étude de la biologie des hôtes de notre planète, celle des vertébrés et singulièrement celle des mammifères, on rencontre parmi ces derniers une espèce bien particulière : l'homme. Observant l'extraordinaire privilège dont elle est détentrice, la pensée consciente, on accorde à l'homme un rang particulier. C'est en effet ce qui le caractérise. Ce privilège est d'importance car parmi les autres membres de la classe des *mammifères*, dont certains lui ressemblent énormément, il n'en est aucun, malgré les admirables capacités psychiques de certains d'entre eux, qui atteigne les niveaux de perfection de la pensée et de la maîtrise de l'esprit.

Bien évidemment, puisque nous sommes des échantillons de cette catégorie de mammifères privilégiés, une telle constatation nous offre un beau prétexte à nous gonfler de vanité, à pousser de retentissants cocoricos ou à glousser comme des dindons donc à ne pas nous comporter comme de véritables mammifères mais comme des oiseaux. Et pourtant, nous aurions quelques honnêtes raisons de nous considérer avec un peu de modestie car nous ne courons pas aussi vite que les chevaux, nous ne sautons pas comme les chats, nous ne volons pas comme les chauves-souris, ni ne nageons pas comme les phoques, notre vue est beaucoup moins perçante que celle des lynx et au lieu du somptueux pelage des zèbres nous ne possédons qu'un revêtement pileux bien limité.

Oui, c'est bien certain. Mais, malgré l'indigence de nos capacités physiques, grâce à l'aptitude créatrice de notre esprit liée semble-t-il au perfectionnement de notre cerveau, le primate que nous sommes, défini par un auteur anglo-saxon comme un «singe nu», a inventé et mis au point une infinité de machines et de mécaniques. Celles-ci lui permettent de se déplacer rapidement, de voler, de plonger au fond des océans, de communiquer à distance avec ses semblables et, bien sûr, de protéger sa peau nue contre l'agression des changements de température.

Toutes ces inventions ne se sont pas faites du jour au lendemain. Elles ont exigé bien des siècles et même des millénaires mais se sont progressivement perfectionnées, selon une allure que les mathématiciens qualifieraient volontiers d'exponentielle. Actuellement, un tel envahissement de notre univers quotidien par ces machines aboutit à poser un nouveau problème de survie. Que choisir parmi l'infinité des objets qui nous sont proposés ? Nous sommes obligés de hiérarchiser les propositions qui nous sont faites si nous voulons conserver quelque liberté pour profiter sagement de notre privilège d'être pensants et libres et ne pas sombrer dans l'humiliant statut d'esclaves de ces admirables machines.

Parmi toutes ces inventions, dont les plus perfectionnées sont très récentes, il en est également de très anciennes. Si anciennes qu'elles se perdent dans la nuit des temps, une époque sur laquelle nous ne pouvons prétendre recueillir aucune information historique et pour laquelle l'archéologie ne nous autorise qu'à formuler de prudentes hypothèses.

Ce sont les vêtements, oui, les vêtements dont se couvraient nos très lointains ancêtres qui vivaient sous des latitudes dont le climat était semblable à celui de nos régions. Ils étaient, dit-on, «chasseurs-cueilleurs» ce qui est une façon d'exprimer leur moyen de subsistance limité à recueillir ce que leur fournissait la nature, sans essayer de cultiver des végétaux ou d'élever des animaux. A partir de ces matières spontanément produites, ils ont, grâce à leur ingéniosité, tiré, outre leur nourriture, beaucoup de choses utiles.

Lorsque nous avons jeté un regard discret mais admiratif sur le pelage du zèbre, nous avons évoqué une de ces choses utiles, nous avons déjà pensé au vêtement. S'il n'a qu'un rôle d'ornement, de décoration ou d'identification personnelle, il peut se limiter à la peau elle-même, que l'on peut peindre ou même tatouer. Dans les régions au climat clément, le vêtement peut se limiter à ce rôle d'ornement mais si on souhaite fournir à cette peau une protection contre le froid, la pluie ou une ardeur excessive du soleil, on cherchera à couvrir ce corps. L'idée a dû très tôt venir spontanément à l'esprit d'emprunter la peau des animaux chassés initialement pour leur viande lorsqu'on eut cessé de se contenter de ses dents pour la déchiqueter et qu'on usa de quelque éclat de

silex ou d'autre pierre dure pour dépouiller le gibier afin d'utiliser sa peau. Il est plus que probable que cette trouvaille eut un certain succès ! Après bien des millénaires, elle perdure. Moyennant de multiples perfectionnements, elle s'est maintenue jusqu'à nos jours puisqu'elle est encore exploitée par les fourreurs, les mégissiers et que beaucoup de nos chaussures et vêtements sont en cuir. Il semble bien que, durant fort longtemps, les hommes se soient, comme disait le poète parlant des Fils de Caïn «vêtus de peaux de bêtes».

L'archéologie confirme cet usage puisqu'on trouve, au voisinage des sites habités des temps paléolithiques, de multiples poinçons en silex utilisés pour percer les peaux et les assembler. Au moyen de quels liens ? Probablement des tendons, des lanières de cuir, de crins ou peut-être de boyaux. Nous ne savons pas s'il pouvait exister des liens d'origine végétale et nous ne le saurons certainement jamais. Le feutrage de certaines fibres végétales des pays tropicaux permet de réaliser des «tapas» vastes plaques qu'il est possible de peindre pour faire des panneaux décoratifs, leur contact cartonné semble peu adapté à un usage vestimentaire.

Nous en arrivons à l'usage des textiles, des tissus composés de fils élaborés à partir de nombreuses substances d'origine végétale ou animale et c'est là le point essentiel de notre réflexion.

Le problème du filage précède celui du tissage que nous n'aborderons pas. L'indispensable fabrication du fil, des fils, n'a reçu que depuis bien peu de temps, deux siècles à peine, une solution mécanique industrielle et a cessé de constituer ce qu'elle avait été durant des siècles et même des millénaires, une activité manuelle pratiquement réservée aux femmes. Avant que ne soit totalement oubliée cette masse colossale de travail, rappelons ce que fut le filage. Qui est encore capable de définir avec précision ce qu'était une quenouille, un fuseau ? Qui peut encore comprendre comment fonctionnait un rouet ? Nous essaierons de l'expliquer mais, avant de le faire, nous poserons, sans prétendre détenir la réponse précise, une simple question : combien de kilomètres de fil faut-il pour confectionner une chemise ? Je ne pourrai que répondre : de nombreux kilomètres. Si ce fil était élaboré «à la main», tel qu'il le fut jusqu'au XIX^{ème} siècle, ces kilomètres représentaient des centaines d'heures de travail.

Vous ne me croyez pas ? Alors, replongez-vous dans vos souvenirs littéraires. Reprenez votre «La Fontaine» pour y lire la fable : «La Vieille et les deux Servantes». Cette avare patronne tirait du sommeil ses servantes dès le chant du coq pour filer. Relisez l'immoral conte des Frères Grimm intitulé «Les trois fileuses» qui vous raconte comment «la fille paresseuse qui ne voulait pas filer» épousa le fils de la reine. Vos arrière-grand-mères, peut-être, mais certainement leurs grand-mères passaient leur temps à filer, de l'aube à la nuit, dès leur plus

jeune âge et jusqu'à leur vieillesse, qu'elles soient chez elles ou dehors. En un temps où l'urbanisation était bien moindre qu'actuellement les femmes qui vivaient à la campagne, ne sortaient pas, pour conduire leurs bêtes au pâturage, sans emporter leur quenouille.

Quelles étaient les matières textiles employées ? Quelle était leur provenance ? Elles étaient d'origine animale ou d'origine végétale. Parmi les textiles d'origine animale, la laine des ovins tenait une large place. Il est intéressant de remarquer que dans notre région les troupeaux n'étaient probablement pas homogènes puisque à côté des moutons blancs on élevait quelques moutons noirs dont la laine servait à tricoter les bas ! Il n'y avait pas d'autres laines dans nos régions puisqu'on n'y élevait pas de chèvres laineuses ou de chiens de berger hongrois et que les chameaux de Bactriane qu'on avait pu rencontrer aux temps des mérovingiens n'avaient pas laissé de descendance !

En revanche, les textiles d'origine végétale étaient plus nombreux qu'on ne le pense habituellement. Le plus répandu était le chanvre. Il était cultivé partout, plus souvent par les femmes que par les hommes, dans des « chènevières », terres fertiles proches des villages. Le chanvre fournissait un fil solide permettant la confection de bonnes toiles dont on pouvait tirer toutes les pièces de lingerie ou, avec les plus grossières de ses fibres, des toiles de sacs, des cordes ou des ficelles. On pouvait également l'associer à des fils de laine pour faire du droguet dont on s'habillait couramment.

Le lin fournissait un fil plus ténu, moins rugueux dont on tissait de très belles toiles, plus fines que les toiles de chanvre. On les ornait volontiers de broderies ou de dentelles également en fils de lin. Après la récolte du chanvre ou du lin il était nécessaire de procéder au rouissage pour séparer dans les tiges de la plante les fibres textiles des autres éléments tissulaires indésirables. Cette opération met en œuvre des micro-organismes qui, en présence d'eau, se développent rapidement sur les tissus végétaux morts. Lorsqu'il s'agit du lin, le rouissage se borne à laisser séjourner sur le sol les tiges qu'on a arrachées sans les faner, de les retourner en les laissant tassées et la rosée apporte l'humidité nécessaire.

Pour le chanvre, on immerge durant quelques jours les tiges liées en bottes dans l'eau d'un bassin ou d'un cours d'eau. Très rapidement des micro-organismes s'y développent réalisant le pourrissement des éléments indésirables de ces plantes. Après les avoir retirées de l'eau et séchées, on peut alors les teiller c'est-à-dire les débarrasser, par un broyage limité, des débris d'écorce qui les encombrant. Cette opération est réalisée grâce à un très simple outil en bois constitué de deux mâchoires cannelées qui brisent les débris végétaux. Le mot «teillage» a conservé la mémoire du nom du tilleul dont on a autrefois exploité les fibres de l'écorce à des fins textiles.

En effet, d'autres textiles végétaux ont été exploités dans nos régions, en des temps plus lointains, mais ont été progressivement abandonnés. Parmi ceux-ci il faut citer les orties, considérées habituellement par nos contemporains comme de mauvaises herbes. Certes, leur contact est bien désagréable, mais elles constituent pourtant lorsqu'elles sont recueillies jeunes un excellent aliment mélangé aux soupes de légumes ou préparées comme des épinards. Les orties sont tendres lorsqu'elles sont jeunes mais en fin de saison, leurs longues tiges devenues fibreuses peuvent fournir après rouissage une matière ressemblant à la filasse de chanvre. Il est possible de la filer et même de la tisser pour en faire une étoffe grossière suffisamment solide pour confectionner des sacs.

L'usage s'est perdu depuis bien longtemps de se servir de l'écorce des jeunes rameaux de tilleul pour en tirer, après rouissage, des fibres sans doute grossières mais dont on pouvait faire des cordes ou des ficelles. Nous citerons pour mémoire la soie, tirée du cocon d'un papillon se nourrissant des feuilles du mûrier. Elle est maintenant importée surtout d'Extrême-Orient, mais était naguère produite en abondance dans les provinces méridionales de la France. Il ne semble pas qu'on en ait produit en Lorraine bien que le mûrier puisse parfaitement y prospérer.

Le coton, en revanche, n'a jamais été cultivé dans nos régions. Il est originaire d'Orient et a été exporté et répandu très largement dans tous les pays subtropicaux. Il ne semble pas qu'il ait été filé à la main dans nos régions. La large diffusion des tissus que l'on appelait «cotonnade» est tardive et correspond à une période où la production textile s'est industrialisée.

La laine constituant, nous l'avons dit, la seule fibre textile d'origine animale de nos régions nécessitait, avant d'être filée, diverses préparations. Il fallait tout d'abord tondre les moutons à la fin du printemps. On utilisait pour cette opération des «forces» constituées de deux lames se croisant comme celles des ciseaux et articulées sur une lame de ressort. Lorsqu'on exerce sur leur dos avec la main une pression, elles sectionnent les brins de laine à leur base. On dépouille ainsi l'animal de son revêtement pileux, de sa toison, qui, par la cohésion naturelle des éléments qui la composent, reste parfaitement individualisée comme un vêtement. Le tondeur plie la toison et l'empile avec les autres avant qu'elle ne soit acheminée vers son lieu de traitement. Il convient alors de la nettoyer et de la laver. Le nettoyer c'est la débarrasser à la main des débris végétaux, du moins des plus gros, qui peuvent s'y être accrochés. Le lavage se réalise très simplement avec de l'eau chaude. Contrairement à ce qu'on serait tenté d'imaginer, il n'est pas nécessaire d'y ajouter quelque produit détergent. La substance grasse, le suint, qui imprègne la laine des ovins se décompose spontanément dans l'eau

chaude. Il fournit du carbonate de potasse qui a la propriété d'émulsionner les graisses présentes. Ce simple lavage, s'il est bien réalisé, est suffisant. Mais la laine ainsi nettoyée ne peut être filée qu'après avoir rendu aussi parallèles que possible les fibres qui la composent.

La façon la plus souhaitable est de peigner la laine, opération longue et minutieuse réalisée en utilisant des peignes métalliques fixés à des supports. Grâce à ce peignage, on obtient ultérieurement un fil de très bonne qualité permettant de réaliser de très beaux tissus. Mais ce peignage n'est possible que pour des laines à fibres longues et fines ne contenant pas de brins grossiers ou de poils, donc provenant de bêtes de races sélectionnées bien différentes des races rustiques répandues autrefois dans nos régions.

Aussi dans bien des pays dont le notre, on substitua à cette opération, le cardage réalisé en faisant passer successivement de petites quantités de laine entre deux plaques affrontées munies de rangées parallèles de pointes métalliques et animées d'un mouvement de va-et-vient. Ces plaques peuvent être simplement pourvues à leur revers de poignées permettant de les manœuvrer à la main. Elles peuvent aussi être montées sur un bâti, la plaque inférieure fixe la supérieure solidaire d'un bras articulé aisément manœuvrable et épargnant à l'opérateur la peine d'en supporter le poids. Les plus anciens d'entre nous ont gardé mémoire du cardage de la laine que les matelassiers réalisaient lorsqu'ils venaient rénover à domicile les matelas de laine et de crins.

Comme nous l'expliquerons plus loin, la laine peignée, avant d'être filée, peut être fixée sur une quenouille, mais la laine cardée ne parvenant qu'à une moindre mise en parallèle de ses fibres, est partagée par la fileuse en petits écheveaux qu'elle tient dans le creux de sa main et auxquels ont donné le nom de « paumelles ». Bien sûr, les fils produits avec la laine cardée sont plus grossiers et rugueux que ceux de la laine peignée et ces différences de qualité se retrouvent dans les tissus pour lesquels ils sont employés. Les fibres végétales, chanvre et lin, après rouissage et teillage sont soigneusement peignées, pour en éliminer les éléments trop courts et rendre les brins bien parallèles. Cette opération est réalisée à l'aide de peignes aux dents métalliques. On a grand soin de ranger par faisceaux les fibres ainsi obtenues qui peuvent ensuite être fixées sur une quenouille qui tenue haut-placée verticalement permettent de maintenir par simple gravité le rigoureux parallélisme des fibres.

Bien peu nombreux, nous l'avons dit, sont nos contemporains capables de définir ce qu'est une quenouille ou un fuseau et surtout de comprendre l'usage d'un rouet, objets qui durant tant de siècles ont accompagné la vie quotidienne de la moitié de l'humanité : les femmes. Filer était leur activité essentielle et pour s'en convaincre et observer que ce rôle était indiscutablement, ancré dans

l'opinion, il suffit de regarder comment les imagiers représentaient Adam et Eve après leur exil de l'Eden : Adam bêche la terre et Eve file sa quenouille.

Comment s'y prend-on pour filer ? De quels accessoires a-t-on besoin ? La réponse est simple : il est parfaitement possible de filer sans le secours du moindre matériel, les mains suffisent, mais depuis bien longtemps ont été mis au point quelques outils, simples ou complexes, pour améliorer cet ouvrage et le réaliser plus rapidement.

Pour filer il faut tordre entre le pouce et l'index un petit faisceau de fibres qu'un peignage préalable a rendu parallèles. On peut l'humecter légèrement et la salive de l'opératrice peut y suffire, on le serre au maximum pour en faire une petite longueur de fil. On poursuit, sans rompre la continuité, à faire de même avec la suite de ce faisceau en ayant bien soin de ne prendre qu'une quantité comparable de fibres afin d'éviter les trop grandes variations du diamètre du fil obtenu. Au fur et à mesure de l'avancement de cette opération, on enroule le fil produit, soit sous forme d'une pelote soit sur un petit morceau de bois. Nous verrons comment l'usage du fuseau a permis de perfectionner ce simple principe, mais avant d'aborder cette étude, répondons à une autre question.

Qu'est-ce qu'une quenouille et à quoi sert-elle ? C'est une simple baguette, de bois ou de roseau à laquelle on fixe très sommairement le paquet de filasse peignée que la fileuse va transformer en fil. C'est donc un objet très simple, très économique à fabriquer mais qui se charge d'une signification symbolique. Puisque le filage est une activité féminine, la quenouille est un attribut des femmes en général qui peut, selon une appréciation peu courtoise, se charger d'une signification quelque peu méprisante. Lorsqu'on «renvoie une femme à sa quenouille» c'est une façon de l'inviter à ne pas se mêler des affaires sérieuses, qui ne peuvent être traitées que par les hommes, bien évidemment ! Les souvenirs mythologiques confirment également que cette activité du filage, habituellement réservée aux femmes, ne pouvait que diminuer le prestige des hommes lorsqu'ils s'y adonnaient.

Rappelons-nous l'image d'Hercule subjugué par Omphale filant à ses pieds et celle d'Ulysse, victime de l'enchanteresse Circé, réduit à filer la quenouille, alors que ses compagnons avaient été métamorphosés en pourceaux. Quelle infamie ! En revanche, la quenouille peut représenter un objet redoutable lorsqu'elle est entre les mains d'une femme douée de courage. N'est-ce pas avec sa quenouille que Libère, martyre de Grand au temps de Julien l'Apostat, brise les idoles des païens ? Rappelons en passant, que la quenouille, si elle est utile à la fileuse n'est pas indispensable. Les fibres textiles, si elles sont insuffisamment peignées mais seulement cardées, peuvent être tenues dans la paume de la main en petites masses plus ou moins sphériques appelée paumelles.

Et le fuseau ? Oui lui, c'est l'outil essentiel. De quoi s'agit-il ? C'est un petit objet cylindrique habituellement en bois, une petite baguette pourvue à son extrémité inférieure d'un disque percé en son centre. Ce disque appelé fusaïole peut être en bois, en pierre, en céramique, en os ou toute autre matière. L'extrémité supérieure de la baguette est pourvue d'un crochet ou d'un simple cran dans le bois. Le crochet du fuseau de la Belle au Bois Dormant, était métallique puisqu'elle s'y est piquée.

Grâce à la masse pesante de la fusaïole, le fuseau suspendu au fil en train de se tordre, peut être animé d'un mouvement giratoire par le geste que la fileuse lui imprime avec son pouce et son index, l'utilisant comme une toupie. Elle y accumule, diraient les physiciens, de l'énergie cinétique et c'est cette énergie qui va réaliser l'indispensable torsion de la mèche de fibres textiles, transformant celle-ci en fil, en une faible longueur de fil si l'opératrice est assise, en un peu plus longue si elle est debout. Le fuseau descend jusqu'au voisinage du sol et peut même le toucher et s'y arrêter ou voir son mouvement de rotation stoppé par la fileuse qui dégagera le fil du crochet et enroulera sur la partie médiane du fuseau la petite longueur du fil qu'elle vient de réaliser. Alors, elle recommence ses gestes, patiemment, inlassablement jusqu'à ce que la quantité de fil accumulée soit telle qu'il faille interrompre l'ouvrage pour faire passer le fil sur un dévidoir ou le rouler en pelote.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la forme des dévidoirs. Il peut s'agir d'un aspe, outil très simple, affectant la forme d'un H majuscule dont la barre transversale est très développée, l'enroulement du fil se réalise parallèlement à cet axe. L'ingéniosité des artisans a permis la réalisation d'une infinité de dévidoirs mécaniques.

Mais alors, à quoi servait le rouet qu'on appelait en Lorraine « tourot » et que beaucoup associent, plus ou moins confusément dans leur mémoire, à l'activité du filage ? Il rendait de grands services et était largement utilisé dans nos régions par les dernières générations de fileuses, celles dont nous avons pu conserver la mémoire par tradition orale. Il permettait de filer beaucoup plus vite qu'avec un simple fuseau. Beaucoup plus vite ? Oui mais dans quelle proportion ? Il n'est pas déraisonnable de comparer le gain de temps obtenu grâce au rouet au gain du temps réalisé, sur un même trajet, par un cycliste en compétition avec un piéton. L'invention du rouet est relativement récente si on la rapporte au long déroulement des siècles durant lesquels les fileuses ont œuvré sans en connaître l'usage. L'antiquité classique ne l'a pas connu et c'est à la fin du Moyen-Age qu'est arrivée, venant d'Extrême-Orient, la roue à filer dont le perfectionnement progressif a donné naissance au rouet.

La roue à filer, d'un diamètre en général inférieur à un demi-mètre, montée sur un axe horizontal et pourvue d'une manivelle, était creusée d'une gorge sur sa circonférence dans laquelle une courroie de transmission permettait de fournir le mouvement à une petite poulie également montée sur un axe horizontal qu'on pouvait rendre solidaire d'une petite baguette pourvue d'un crochet comme un fuseau. Lorsque la machine était mise en route, cette petite baguette entraînait en rotation exactement comme était mise en rotation un fuseau muni d'une fusaïole. La fileuse l'alimentait d'une mèche de fibre qui, après avoir pris la forme d'un fil, pouvait, dans le geste suivant, être enroulé sans fatigue sur la baguette en rotation.

Le rouet par un mécanisme permettait de réaliser en même temps la torsion du fil et son enroulement sur une bobine. Il fonctionnait donc d'une façon continue jusqu'au remplissage de la bobine sur laquelle un ingénieux dispositif d'épingles répartissait les tours de fils sur la longueur de l'axe. Ces rouets étaient des mécaniques perfectionnées dont il existait divers modèles selon les régions mais dont le principe restait le même. Leur fabrication était soigneusement réalisée en bois tourné. La rotation de la grande roue était commandée par une pédale. Une petite coupelle d'étain était destinée à fournir un peu d'eau pour humecter le fil et une quenouille fixée verticalement sur le bâti permettait de suspendre le faisceau de fibres qu'on allait transformer en fil.

Cette activité de filage, qui fut si intense durant des siècles, a totalement cessé dans nos régions, et son souvenir même s'estompe progressivement. Nous avons bien observé qu'elle était universellement répandue. Il convient de noter que le travail effectué par ce grand nombre de fileuses n'était pas identique selon les époques et selon les régions, car la qualité et la provenance des matières textiles utilisées étaient diverses et depuis bien longtemps certaines régions s'étaient spécialisées. Depuis l'origine, la qualité des tissus était très inégale. Elle dépendait pour une large part de celle des fils employés, qu'il s'agisse de draps en lainage ou de toiles. Pour les draps de laine, depuis l'Antiquité, certaines villes ou régions étaient réputées, les laines employées étaient à fibres longues et fines que seules les toisons de races de moutons sélectionnées dans ce but pouvaient fournir. On utilisait des laines différentes à fibres plus longues pour les fils de trame que pour les fils de chaînes. Les drapiers ne confiaient pas aux mêmes fileuses, qui œuvraient chez elles, les diverses qualités de laine. Les tissus, ainsi fabriqués, se vendaient fort cher. On peut voir sur un monument funéraire d'une famille de riches drapiers gallo-romains, près de Trèves, la colonne de Igel, des sculptures figurant des scènes de ce prestigieux négoce.

Cette production de tissus de haute qualité, réservée à une clientèle fortunée, s'est poursuivie au cours de l'histoire mais, à côté, une production plus

populaire tenait une large place. La plus grande partie de la population vivait à la campagne et de nombreux citadins s'intégraient également à un système d'économie rurale. De même qu'une considérable partie des denrées nécessaires à la nourriture était produite par ceux qui les consommaient, de même l'élaboration des vêtements utilisait des matières produites sur place. Cette économie, qu'on pourrait qualifier d'«autarcique familiale», s'est appliquée au domaine du vêtement durant des siècles. On consommait le pain provenant du grain qu'on avait cultivé, même s'il avait été transformé en farine par le meunier, on s'habillait du chanvre de sa chènevière et de la laine de ses moutons, même si le tisserand du village les avait transformés. Et c'est bien à la maison que les femmes de tous âges, dont nous sommes les descendants, ont filé ces milliers de kilomètres de fils durant des siècles. Car à côté des tissus de qualité, réservés à l'usage d'une clientèle fortunée ou aux vêtements de fêtes des moins riches, les textiles les plus largement utilisés étaient fabriqués selon des techniques artisanales et même familiales.

C'est en songeant avec quelque émotion à ces humbles fileuses, depuis longtemps entrées dans l'éternité, que j'ai mené cette réflexion. Peut-être, partagerez-vous cette gratitude que nous leur devons ? De leur labeur, ne subsiste matériellement qu'une part infime mais, puisqu'il était accompli avec amour, pour l'usage de ceux qu'elles aimaient, leur mémoire survit à l'outrage du temps.



Discussion

Le Président Burgard remercie Michel Hachet pour sa communication savante traitant d'un sujet familier. Il cite divers auteurs ayant célébré le rouet et, en particulier, le poème symphonique de Camille Saint-Saëns, le *Rouet d'Omphale*.

Interviennent : Christiane Dupuy-Stutzmann, Odette Voilliard, Jacques Delivré, Jean-Claude Bonnefont, Colette Keller-Didier, Pierre Labrude, Paul Robaux, Lucien Geindre, René Cuénot et Dominique Flon.

Christiane Dupuy-Stutzmann remercie Michel Hachet d'avoir rendu hommage à ces femmes si courageuses et si humbles. En tant que cantatrice, elle a elle-même utilisé le rouet dans le rôle de Marguerite. En effet, Marguerite, avant de chanter *l'Air des Bijoux*, chante *la Ballade du roi de Thulé*. Lors de l'exécution de cette ballade, elle doit filer la laine. Christiane Dupuy-Stutzmann a ainsi filé avec de nombreux rouets dans ses rôles de Marguerite. Maintenant,

les cantatrices n'ont plus à apprendre à filer et à chanter en même temps. En effet, les metteurs en scène actuels suppriment le rouet car l'époque n'est plus respectée.

Odette Voilliard se demande comment et quand les hommes ont eu l'idée d'assembler des fibres naturelles pour en faire des fils, puis de tisser ces fils pour fabriquer des tissus. En 1960, en Yougoslavie, Odette Voilliard a encore vu des jeunes femmes avec leur quenouille dans des villages de montagne.

Jacques Delivré, lorsqu'il était enfant, a vu des femmes utilisant le rouet en Lorraine. Ces femmes utilisaient le terme de «finette». Jacques Delivré s'interroge si ce mot de «finette» ne pourrait pas être à l'origine du mot flanelle.

Michel Hachet pense que cela n'est pas totalement improbable.

Jean-Claude Bonnefont a vu récemment des démonstrations de rouet et d'autres vieux outils à la manifestation des Vieux métiers à Azannes dans la Meuse qui a lieu les dimanches de mai. Tous les ans, quatre vingts métiers du XIX^{ème} siècle y reprennent vie avec plus de quatre cents bénévoles.

Colette Keller-Didier remercie Michel Hachet pour ses talents de conteur. Elle souhaite savoir si la laine était dégraissée avant d'être filée et si cette graisse était récupérée.

Michel Hachet précise que le dégraissage se faisait le plus souvent à l'eau chaude.

Jean-Claude Bonnefont précise, à propos du produit de dégraissage de la laine de mouton, le suint, que le père d'Amédée Turck, un homme du dix-neuvième siècle, s'était lancé à Nancy dans la fabrication de savon à partir de cette graisse. C'était à l'époque du premier Empire. Cette entreprise n'a pas eu de succès en raison de l'odeur désagréable du savon qui en résultait.

Pierre Labrude précise que l'expérience, évoquée par Michel Hachet, d'élevage du mûrier pour le ver à soie à Metz n'a pas eu de succès.

Michel Hachet a connu, à Villey-Saint-Etienne, un mûrier qui fructifiait.

Paul Robaux rappelle qu'un quartier de Nancy s'appelait *Les mûriers*. La faculté de droit est exactement à cet emplacement.

Lucien Geindre indique que le long de la Meurthe à Pierre-la-Treiche, il y a un lieu-dit dont le nom dérive de rouissage.

René Cuénot précise que dans l'ouvrage *De Perspectiva*, imprimé à Toul en 1504, il y a un dessin qui représente un mûrier et des vers à soie.

Dominique Flon donne des précisions sur l'usage du chanvre.

Colette Keller-Didier indique que le principe actif du cannabis (*Cannabis sativa*), le D 9 THC ou tétrahydrocannabinol, n'est synthétisé par la plante que si la température est suffisamment élevée.